

VAL McDERMID SKELETON ROAD



Flammarion

VAL McDERMID

SKELETON ROAD

Des ouvriers découvrent dans le centre historique d'Édimbourg les restes d'un cadavre au sommet d'un immeuble. À qui appartient ce squelette, et comment est-il arrivé jusque-là?

C'est à l'inspectrice Karen Pirie qu'est confiée la résolution de l'énigme. Bientôt, elle va devoir s'enfoncer plus loin qu'elle ne l'aurait cru dans l'histoire tragique des Balkans, là où couve encore la violence de crimes de guerre inavoués.

Val McDermid signe avec *Skeleton Road* un polar captivant et parfaitement maîtrisé, hanté par le souvenir sanglant des guerres de Yougoslavie des années 1990.

« Ce livre grouille d'originalité. Val McDermid jongle avec la gravité de ses thèmes, et certaines pages comptent parmi les meilleures qu'elle ait écrites. »

The Independent

« Une lecture chaudement recommandée. »

The Guardian

Val McDermid est l'auteure d'une trentaine de romans, traduits dans plus de trente langues et vendus à onze millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière.

Traduit de l'anglais (Écosse) par
Arnaud Baignot et Perrine Chambon

Flammarion

Skeleton Road

DU MÊME AUTEUR

- Le Dernier Soupir*, Lib. des Champs-Élysées, 1994.
Retour de manivelle, Lib. des Champs-Élysées, 1995.
Crack en stock, Lib. des Champs-Élysées, 1996.
Arrêts de jeu, Lib. des Champs-Élysées, 1996.
Gènes toniques, Lib. des Champs-Élysées, 1996.
Le Chant des sirènes, Éd. du Masque, 1997.
Mauvais Signes, Lib. des Champs-Élysées, 1998.
La Fureur dans le sang, Éd. du Masque, 1998.
Une mort pacifique, Lib. des Champs-Élysées, 1998.
Au lieu d'exécution, Éd. du Masque, 2000.
Le Tueur des ombres, Éd. du Masque, 2001.
La Dernière Tentation, Éd. du Masque, 2003.
Mystère et bûches glacées, Éd. du Masque, 2003.
4 Garçons dans la nuit, Éd. du Masque, 2005.
La Souffrance des autres, Éd. du Masque, 2007.
Noirs Tatouages, Éd. du Masque, 2008.
Sous les mains sanglantes, Éd. du Masque, 2009.
Sans laisser de traces, Flammarion, 2011.
Fièvre, Flammarion, 2012.
Comme son ombre, Flammarion, 2013.
Châtiments, Flammarion, 2014.
Lignes de fuite, Flammarion, 2015.
Une victime idéale, Flammarion, 2016.
Les Suicidées, Flammarion, 2017.

Val McDermid

Skeleton Road

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Arnaud Baignot et Perrine Chambon*

Flammarion

Titre original : *The Skeleton Road*

Éditeur original : Little, Brown

© Val McDermid, 2014.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2018.

978-2-0814-2526-2

Pour ma Jo

« Mais cette dédicace est destinée à être lue
par d'autres : ce sont des mots privés
qui te sont publiquement adressés. »

T. S. Eliot

« La géographie est une question de pouvoir.
Bien qu'on la juge souvent innocente, la géographie
du monde n'est pas un produit de la nature,
mais le fruit de luttes entre des puissances concurrentes
pour obtenir le pouvoir d'organiser, d'occuper
et d'administrer l'espace. »

Gearóid Ó Tuathail, *Critical Geopolitics*

PROLOGUE

Le coucher de soleil est souvent majestueux dans le port touristique crétois de La Canée. Des reflets dorés, rouges et roses font scintiller les coques des canots de location, des yachts de seconde catégorie et des bateaux de plaisance. Les remparts historiques délimitant le port s'élèvent, solides, vers le ciel fragile, telles des ombres projetées sur un écran, et le long des quais des touristes admirent avec nonchalance un artiste de rue ou un stand de bijoux, flânant de restaurants en magasins de souvenirs.

Autour du port, les bâtiments qui composent la ville s'entassent pêle-mêle, certains partant à l'assaut de la colline, d'autres serrés les uns contre les autres comme des bâtisses romaines. Des locations de vacances et des résidences pour retraités surplombent la foule de bateaux et de promeneurs, leurs façades striées par les derniers rayons du soleil.

Assis à l'une des tables en terrasse, un homme observe les touristes, impassible, un fond de Metaxa sept étoiles posé devant lui. Une petite soixantaine d'années, large d'épaules, quelques kilos en trop. Il est vêtu d'un short bleu marine et d'un polo vert bouteille qui laisse voir ses avant-bras musclés au bronzage cuivré comme sa boisson. Il porte des lunettes teintées sensiblement plus élégantes que le reste de sa tenue.

Ses cheveux blancs sont coupés court et il a une grosse moustache qu'il essuie de temps en temps d'un revers de main. C'est un geste qu'il exécute plus souvent que nécessaire, comme si cette moustache l'embarrassait. C'est le seul détail chez lui qui dénote un manque d'assurance.

Il ne se doute pas qu'on l'observe, ce qui est surprenant parce qu'il a l'air d'être vigilant.

Il termine sa boisson, s'essuie la bouche une dernière fois avant de se lever. Il longe le quai d'un pas déterminé. Les gens s'écartent sur son passage, non par peur, mais plutôt par respect, semble-t-il. Une silhouette se tient quelques mètres derrière lui. Une ombre qui profite de la foule pour lui emboîter le pas.

À quelques rues du port, il bifurque dans une ruelle. Il jette un bref coup d'œil autour de lui avant de s'engouffrer dans une résidence moderne. Ni trop chic ni trop modeste. Le genre de logement qu'achèterait un professeur d'histoire à la retraite pour jouir de la vie crétoise. Et c'est exactement ce que croient ses voisins.

La silhouette se glisse dans l'immeuble derrière lui et gravit à son tour l'escalier en silence. La discrétion est un impératif dans ce métier et ce soir, il ne peut pas y déroger. Sans bruit, il sort un couteau de son fourreau. Il le tient bien en main, il attend. Le couteau est si aiguisé qu'il pourrait fendre une feuille de papier.

L'homme s'arrête devant la porte de son appartement, prêt à entrer. Il introduit la clé dans la serrure, la tourne et ouvre la porte. Il s'apprête à franchir le seuil quand une voix lui souffle à l'oreille un nom qu'il n'a pas entendu depuis des années. Stupéfait, il fait lentement volte-face tout en reculant dans l'appartement.

Mais il est trop tard. Sans hésitation, d'un seul mouvement, la lame brillante lui tranche la gorge de part et

d'autre. Le sang jaillit et éclabousse la porte, les murs et le sol d'une autre teinte rougeâtre.

Quand il rend son dernier souffle, son assassin s'est déjà fondu dans la foule des touristes et se dirige vers un bar pour boire un verre bien mérité. Un Metaxa sept étoiles, peut-être. Il va trinquer à cette mort qui ne pourra jamais racheter toutes les autres.

Fraser Jardine se sentait très mal. Son estomac était noué par la panique. Une gouttelette de sueur roula sur sa tempe gauche. Une petite voix dans sa tête se moquait de sa faiblesse, comme elle l'avait toujours fait depuis son enfance. Se mordant la lèvre de honte, Fraser força l'ouverture du Velux d'un coup brusque. Il gravit une à une les trois dernières marches de l'échelle et sortit avec prudence sur le toit à deux versants.

Des touristes auraient payé cher pour cette vue imprenable sur une ville classée au Patrimoine de l'humanité, mais ça lui était égal. Tout ce qui comptait pour lui, c'était la distance qui le séparait du sol.

Il n'avait jamais aimé les hauteurs. Enfant, il avait toujours pris soin d'éviter le grand toboggan au parc. L'escalier vertigineux dont chaque marche résonnait comme le glas. Sa main moite posée sur la rampe froide et glissante. L'odeur de la sueur et du métal qui lui donnait envie de vomir. (Ça aurait été terrible de projeter un jet de vomi multicolore sur les enfants et les parents en bas.) Mais il n'avait pas toujours pu y échapper. Il avait dû parfois grimper tout en haut de cette minuscule plateforme en métal, en proie à une désagréable envie d'uriner, à deux doigts de mouiller

son pantalon. Alors il fermait les yeux, s'allongeait sur le dos et se laissait glisser, refusant de rouvrir les paupières tant qu'il n'avait pas atterri sur le sable dur en bas du toboggan. S'écorcher les genoux, à ce moment-là, était une bénédiction ; cela signifiait qu'il avait retrouvé la terre ferme.

Sa peur bleue des hauteurs avait été sa seule réserve lorsqu'il avait envisagé un choix de carrière. Un ingénieur en bâtiment devait sans doute monter sur les toits de temps en temps, non ? On ne pouvait prétendre ignorer que certaines structures présentent des risques pour les employés et alourdissent la facture finale. Il n'était pas idiot : il avait posé la question lors de la foire des métiers. Le type qui représentait la filière du BTP avait pris ça à la légère en disant que ça n'arrivait pas souvent. Après trois mois de formation, Fraser avait compris que ce gars ne savait pas de quoi il parlait. Mais le marché de l'emploi était difficile, surtout quand on était un jeune diplômé issu d'une université sans prestige particulier. Il avait donc pris sur lui.

Ces six dernières années, il avait systématiquement anticipé les missions les plus risquées et avait réussi à y échapper. Il prétextait une autre tâche à terminer, un rendez-vous chez le dentiste pour soigner une molaire douloureuse ou une formation à laquelle il devait assister. Il était devenu expert dans l'art de l'évitement et, apparemment, personne ne s'en était rendu compte.

Mais ce matin-là – un samedi qui plus est – son patron lui avait demandé de s'en charger. Une mission urgente pour un nouveau client qu'ils voulaient impressionner. Personne d'autre n'était disponible. C'était donc à Fraser qu'il incombait d'aller inspecter les remparts, tourelles et pinacles gothiques victoriens de la John Drummond School.

La bouche sèche, les mains moites de sueur dans ses gants de travail, il descendit lentement en crabe le long des ardoises pentues.

— Ça pourrait être pire, commenta-t-il à voix haute tout en inspectant machinalement l'état du toit, où il remarqua que certaines ardoises avaient glissé ou disparu. Ça pourrait être bien pire. Il pourrait pleuvoir. Ça pourrait glisser comme sur une saloperie de patinoire.

Son enthousiasme forcé n'aurait pas réussi à tromper sa fille de deux ans. Lui-même n'était pas dupe.

L'astuce, c'était de continuer à respirer, lentement, régulièrement. Et de ne pas regarder en bas. Ne jamais regarder en bas.

Parvenu en relative sécurité au niveau de la gouttière en zinc peu profonde située derrière le mur crénelé, il se concentra sur la tâche à accomplir.

— C'est juste un mur. Juste un mur. Un putain de mur à la con, marmonna-t-il en prenant note du mortier qui s'effondrait.

La pression sur sa vessie s'accrut quand il mesura à quel point le bâtiment avait été endommagé par les intempéries. Il était impossible d'apercevoir les dégâts depuis le sol. Qu'est-ce qui l'attendait encore sur ce fichu toit délabré ?

Fraser était passé en voiture devant la John Drummond un nombre incalculable de fois, s'émerveillant qu'elle soit toujours aussi impressionnante vue de loin, alors même qu'elle était vide depuis presque vingt ans. C'était un point de repère à Édimbourg, avec sa majestueuse façade sophistiquée surplombant un petit parc bordant l'une des artères sud. Pendant des années, l'ampleur des travaux nécessaires pour réhabiliter cette école privée abandonnée avait rebuté les promoteurs immobiliers. Mais la croissance exponentielle de la population estudiantine de la ville avait créé une

demande de logements et des possibilités de bénéfiques pour les développeurs enclins à s'attaquer à des projets de grande envergure.

Voilà pourquoi Fraser était coincé sur ce toit délabré par un samedi matin glacial. Il entama prudemment le tour du périmètre, surveillant alternativement le parapet et le toit, énonçant de temps à autre ses observations dans le dictaphone à commande vocale accroché à sa veste réfléchissante. Quand il arriva au premier des quatre pinacles d'imitation gothique se dressant à chaque coin du toit, il s'arrêta et l'inspecta consciencieusement. Il mesurait environ quatre mètres de haut, à peine plus d'un mètre de diamètre à sa base et se terminait en pointe. La pierre était recouverte de sculptures extravagantes. Pourquoi faire tout ça ? se demanda Fraser. Même les Victoriens devaient bien avoir d'autres manières de dépenser leur argent. Pourquoi le gaspiller comme ça ? Tous ces détails exagérés que personne ne pourrait jamais voir de près, ces boules et ces enjolivures qui se découpaient contre le ciel. Certaines étaient tombées au fil des années. Heureusement, il n'y avait jamais eu personne en dessous quand cela s'était produit. Au niveau du toit, la pierre formait une petite arche, permettant sans doute un accès à l'intérieur du pinacle. Seul le plus jeune et le plus petit apprenti maçon pouvait s'y loger, se dit Fraser. Il doutait de pouvoir se glisser à travers l'ouverture. Néanmoins, il fallait qu'il y jette un coup d'œil.

Il s'allongea dans la gouttière, alluma la lampe frontale sur son casque rigide et avança. Une fois qu'il eut passé la tête à l'intérieur, il fut en mesure de l'examiner plus précisément qu'il ne l'aurait cru. Le sol était couvert de briques à chevrons. Les murs étaient aussi en briques, qui branlaient là où le mortier s'était éboulé, mais tenant malgré tout en place grâce au poids qu'elles soutenaient. Un tas de plumes

dans un coin révélait qu'un pigeon y avait été piégé par sa propre stupidité. Fraser attribua l'odeur âcre qui régnait à une vermine quelconque. Rats, chauves-souris, souris. Peu importait.

Comme il n'y avait rien d'autre à voir, Fraser s'extirpa et se remit debout. Il réajusta sa veste avant de poursuivre son inspection. Deuxième côté. Deuxième tourelle. Ne pas regarder en bas. Troisième côté. Une section du parapet était tellement abîmée qu'elle semblait tenir par l'opération du Saint-Esprit. Se félicitant qu'il n'y eût personne à ses côtés pour voir les gouttelettes de sueur poindre à la base de ses cheveux, Fraser entreprit de franchir à quatre pattes la zone dangereuse. Il allait falloir abattre ce mur avant qu'il ne s'écroule tout seul jusqu'en bas. En bas. Bon sang, rien que ce mot lui donnait le tournis.

Arrivé au troisième pinacle, il se sentit à nouveau en sécurité. Toujours à quatre pattes, Fraser alluma de nouveau sa torche frontale pour passer la tête à travers l'arche. Cette fois, ce qu'il vit le fit sursauter si violemment qu'il se cogna contre la pierre, envoyant valdinguer son casque au sol, la lampe s'agitant en tous sens avant de s'immobiliser.

Fraser poussa un gémissement. Il avait enfin trouvé sur un toit quelque chose qui lui faisait plus peur que le vide. Appuyé contre la brique, un crâne lui souriait, posé sur un tas d'os qui avait sans le moindre doute appartenu un jour à un être humain.

— Vous plaisantez, j'espère ? dit le commandant Karen Pirie en levant la tête pour regarder le pinacle trônant en hauteur au coin du toit. Ils ne croient quand même pas que je vais grimper sur le toit d'un bâtiment qui, techniquement, est condamné ? Pour un squelette par-dessus le marché ?

L'inspecteur Jason Murray, alias « La Menthe », contempla le toit d'un air dubitatif avant de poser de nouveau les yeux sur sa chef. Elle pouvait suivre le cours de ses pensées : « Trop grosse, trop baraquée, trop risqué. » Toutefois, malgré sa bêtise, La Menthe avait appris quelque chose auprès de Karen. Même s'il aurait eu du mal à le formuler ainsi, au fil des années, il avait acquis les rudiments de la bienséance.

— Je ne comprends pas pourquoi ils nous confient l'enquête de toute façon, commenta-t-il. Comment est-ce qu'ils peuvent refiler ça aux affaires non classées alors qu'ils viennent juste de retrouver le type ce matin ?

— Premièrement, on ne sait pas si c'est un homme. Il faut attendre qu'un spécialiste analyse les ossements. Deuxièmement... Jason, pour qui est-ce que tu travailles déjà ?

La Menthe parut perplexe. C'était son expression de prédilection.

— La police écossaise, répondit-il sur le ton de celui qui enfonce une porte ouverte tout en sachant qu'il va se faire passer un savon.

— Et plus particulièrement, Jason...

Karen prenait lentement la voie de l'engueulade.

— Je travaille pour vous, chef.

Il parut momentanément assez satisfait de lui.

— Et qu'est-ce que je fais ?

Il y avait plusieurs réponses possibles, mais aucune ne lui paraissait appropriée.

— Vous êtes le chef, chef.

— Le chef de quoi ?

— Des affaires non classées.

Il était assez confiant à présent.

Karen poussa un soupir.

— Mais quelle est l'appellation officielle de notre unité ?

Il finit par comprendre.

— L'Unité des Affaires Historiques.

— C'est pour ça qu'ils nous confient cette affaire.

Quand un corps a atteint le stade du squelette, il est pour nous.

Cette démonstration terminée, Karen se tourna de nouveau vers l'homme vêtu d'un casque rigide et d'une veste réfléchissante qui se tenait près d'elle.

— J'imagine qu'il s'agit d'un espace réduit ? lui dit-elle.

Fraser Jardine fit oui de la tête en accéléré.

— Absolument. Vous auriez du mal à y loger à deux.

— Et l'accès ? Est-ce qu'il est limité aussi ?

— Comment ça ? demanda Jardine en fronçant les sourcils. Vous voulez dire étroit ?

— Oui, c'est ce que je veux dire. Mais je voudrais aussi savoir combien il y a de voies d'accès. Une seule pour monter et descendre ?

— C'est au coin du bâtiment, donc je pense que, théoriquement, on peut y accéder par les deux côtés. Quand vous sortez par le Velux, c'est la deuxième petite tour sur votre gauche. Ou la troisième si vous prenez à droite, comme je l'ai fait.

— Et tout ça est exposé aux intempéries, j'imagine. Le vent, la pluie... ?

— C'est un toit. C'est inévitable..., répondit-il avec un bref soupir. Désolé, je ne cherche pas à être désagréable. Je suis juste un peu secoué. En plus, mon patron m'a demandé si tout ça allait compromettre mes estimations. Je suis un peu sous pression, vous comprenez ?

Karen lui tapota l'avant-bras. Même à travers sa tenue de travail, elle sentait ses muscles. Un homme aussi costaud que lui pouvait sans aucun effort transporter un corps jusqu'au sommet d'un toit. Avec une scène de crime pareille, l'éventail de suspects était plus réduit que d'habitude, à supposer que la victime ne soit pas morte sur place.

— Je comprends. Dans quel état est le bâtiment, à l'intérieur ? Est-ce que vous avez vu des traces indiquant que quelqu'un était passé par là avant vous ?

— Non, je n'ai rien vu de tel, répondit Fraser en secouant la tête. Mais je ne sais pas si ce serait facile à déterminer ou non. L'endroit est assez délabré. Le bâtiment a été condamné il y a longtemps et il n'est pas étanche. Il y a de l'humidité, de la moisissure et des mauvaises herbes qui grimpent le long des murs. Je ne sais pas combien de temps il faut pour qu'un corps se désagrège, mais je suppose que ça doit prendre plusieurs années, non ?

— Oui, répondit-elle avec une confiance à moitié feinte.

— Si des gens s'étaient introduits à l'intérieur il y a plusieurs années, on ne pourrait pas le savoir. La nature finit par reprendre ses droits et efface les traces de notre passage.

Il suffit parfois de quelques mois à peine pour nous faire oublier que des gens ont vécu et travaillé dans un endroit donné, dit-il en haussant les épaules. Alors ce n'est pas étonnant que je n'aie remarqué ni empreinte ni traces de sang ni quoi que ce soit.

— Mais vous avez bien remarqué un trou dans le crâne du squelette ?

Il fallait relancer son interlocuteur, ne pas le laisser prendre trop d'assurance. Karen était douée pour déstabiliser un témoin.

Fraser déglutit et dodelina de nouveau de la tête, sa confiance passagère à présent évanouie.

— Juste là, dit-il en posant un doigt au-dessus de son sourcil droit. Pas très large, de la taille d'un bouton de chemise, à peu près.

Karen hocha la tête pour l'encourager.

— Ça ne paraît pas grand-chose, je sais. Mais ça suffit. Et les vêtements ? Vous avez remarqué des vêtements sur le corps ou par terre ?

— Honnêtement, je n'ai regardé que le crâne, répondit-il en frissonnant. Putain, je vais en faire des cauchemars.

Il la regarda d'un air contrit avant de se reprendre :

— Excusez-moi.

Karen sourit.

— J'ai entendu bien pire.

Elle conclut que Fraser Jardine n'avait rien de plus à ajouter au récit de sa découverte morbide. Elle avait mieux à faire que de continuer cette conversation, maintenant. Elle se tourna vers La Menthe. Il ne pouvait pas faire trop de dégâts avec un témoin si peu essentiel à l'enquête.

— Jason, installe M. Jardine dans un véhicule pour prendre sa déposition.

Dès que La Menthe se fut éloigné avec Fraser, Karen appela le responsable de l'équipe de permanence au sein de la police scientifique. Karen avait déjà travaillé avec Gerry McKinlay et elle savait qu'elle n'aurait pas besoin de lui dire comment faire son travail. Ces temps-ci, l'arrestation des criminels semblait être conditionnée par les budgets. Certains experts exigeaient qu'on leur transmette chaque demande en triple exemplaire. Karen comprenait la logique, mais les retards que cela engendrait pour l'enquête l'agaçaient prodigieusement.

— Où est le problème ? lui avait lancé l'un d'entre eux un jour. Les corps sur lesquels vous enquêtez sont là depuis longtemps. On n'est pas à quelques jours près.

— Allez dire ça aux familles, avait-elle rétorqué. Chaque jour compte pour eux. Maintenant bougez-vous le cul et faites votre boulot correctement.

Cette grossièreté aurait fait honte à sa mère. Mais Karen avait appris à ses dépens qu'au bout du compte, la politesse ne menait jamais à rien dans la police.

— C'est au sujet de ton squelette, Karen ? demanda Gerry avec son accent d'Irlande du Nord caractéristique qui réduisait son prénom à une seule syllabe.

— Lui-même, Gerry. Selon un témoin, il se trouve dans un espace confiné et difficile d'accès. Il faut passer par le toit pour l'atteindre. Il a été exposé aux intempéries pendant des années. Donc je crois qu'il nous faut un gars de la scientifique formé en homicides pour faire les photos et relever les empreintes sur la scène du crime. Maintenant, à toi de décider si tu veux que ce soit la même personne qui examine également le toit ou si tu préfères envoyer quelqu'un d'autre. À ta place, j'utiliserais le même gars, quitte à l'envoyer là-haut... J'ai chargé un agent en uniforme de

bloquer l'accès au Velux qui donne sur le toit, donc personne ne peut passer.

— Et pour accéder à ce Velux ?

Karen poussa un long soupir.

— Je doute que les preuves trouvées sur place puissent nous être utiles. Le bâtiment est abandonné depuis une vingtaine d'années. Il n'a pas été vandalisé ni squatté, mais il tombe en ruines à l'intérieur, d'après notre témoin. Ça me rappelle les photos des bâtiments désaffectés de Detroit. Je vais aller y jeter un coup d'œil dans une minute. Est-ce que tu peux envoyer quelqu'un ? S'il juge qu'il faut faire intervenir toute une équipe, on se rappellera.

— OK. Est-ce que tu pourras mettre le squelette sous scellés tant qu'on y est ? Pour qu'on puisse voir s'il ne cache pas autre chose ?

— Je vais essayer, Gerry. Mais tu sais comment ça se passe un samedi en pleine saison de football. C'est incroyable le nombre de personnes subitement injoignables...

Gerry gloussa.

— Bonne chance, alors. À plus tard, Karen.

Il lui restait un dernier coup de fil à passer. Elle sélectionna un numéro dans la liste de ses contacts et attendit la réponse de son interlocuteur. Elle aurait pu contacter le médecin légiste de permanence. Mais ces vieux ossements méritaient l'intervention du Dr River Wilde, anthropologue judiciaire, que Karen considérait aussi comme sa meilleure amie. Affublée par ses parents hippies d'un prénom que personne ne prenait au sérieux, River avait dû redoubler d'efforts et de travail pour gagner le respect de ses collègues. Les deux femmes avaient collaboré sur plusieurs grosses affaires, mais pour Karen, leur amitié comptait presque autant que leur relation professionnelle. Être flic créait une barrière entre vous et les autres femmes. Il était difficile de

tisser des liens solides avec quelqu'un qui n'était pas du métier. Accorder sa confiance trop facilement pouvait se révéler dangereux. Par ailleurs, les gens étrangers au domaine ne mesuraient pas l'ampleur des enjeux. Vous vous retrouviez donc à fréquenter d'autres femmes flics qui avaient le même grade que vous. Elles n'étaient pas nombreuses au même poste que Karen et celle-ci n'avait jamais vraiment sympathisé avec elles. Elle s'était souvent demandé si cela tenait au fait qu'elles sortaient de l'université alors qu'elle-même avait gravi les échelons un à un. Quoi qu'il en soit, avant de rencontrer River, elle n'avait jamais trouvé dans le monde de la police quelqu'un avec qui elle aimait vraiment passer du temps.

River décrocha à la troisième sonnerie. Elle avait l'air à moitié endormie.

— Karen ? Dis-moi que tu es en ville et qu'on se retrouve pour prendre un brunch.

— Je ne suis pas en ville et il est trop tard pour un brunch.

River poussa un grognement. Karen crut entendre le lit grincer.

— Merde, j'ai dit à Ewan de me réveiller avant de sortir. Je suis rentrée de Montréal hier et mon corps ne sait plus quel jour on est.

Elles auraient l'occasion de bavarder plus tard. Karen savait qu'elle pouvait aller droit au but sans risquer d'offenser son amie.

— On est samedi midi ici à Édimbourg. J'ai un squelette avec un trou dans le crâne. Est-ce que ça t'intéresse ?

River bâilla.

— Bien sûr que ça m'intéresse. Tu as trois heures ? Je peux sans doute être là d'ici trois heures, je pense une heure jusqu'à Carlisle, et deux jusqu'à Édimbourg.

— Tu oublies la douche et le café.

River lâcha un petit rire.

— C'est vrai. Disons trois heures et quart. Envoie-moi le code postal par texto. Je te retrouve là-bas.

Elle raccrocha.

Karen sourit. Avoir des amis qui prenaient tout autant qu'elle leur travail au sérieux était un véritable atout. Elle remonta son sac sur son épaule et se dirigea vers la porte latérale de l'école John Drummond, où un officier en uniforme se tenait posté dans l'allée gravillonnée, fixant d'un regard absent un massif de rhododendrons. Elle avait à peine fait trois pas qu'elle entendit La Menthe l'appeler. Réprimant un soupir, elle se retourna et le vit s'avancer vers elle d'un pas lourd. Elle ne cessait de s'étonner qu'un homme aussi maigre puisse se déplacer avec l'élégance d'un grizzli.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jason ?

Devait-elle s'attendre à une grande première ? Jason avait-il découvert un élément digne d'intérêt ?

— Est-ce qu'il t'a dit quoi que ce soit de nouveau ? demanda-t-elle.

— D'après M. Jardine, on racontait des choses sur ce bâtiment, il y a longtemps.

Il s'interrompit, plein d'espoir, les yeux brillants, fidèle à son surnom qui provenait d'une publicité proclamant : « Les menthes Murray, les menthes Murray, on prend son temps pour les déguster. »

— Est-ce que tu as l'intention de m'en dire plus ? Ou est-ce qu'on va jouer aux devinettes ?

La Menthe continua sans se démonter :

— Il a repensé à ça parce que... en venant ici, il a appelé un de ses copains pour l'avertir qu'il ne serait pas au pub à temps pour le début du match, expliqua-t-il soudain son-

geur. C'est Liverpool contre Manchester City, vous comprenez.

— Vous devriez tous soutenir les équipes locales, bon sang. Est-ce que Liverpool a jamais fait quoi que ce soit pour toi, Jason ? le réprimanda Karen. Alors arrête de perdre du temps et viens-en au fait.

— Quand M. Jardine lui a dit qu'il devait inspecter le toit de la John Drummond, son copain lui a demandé s'il montait par l'intérieur ou l'extérieur. Ça lui a rappelé qu'un gars lui avait raconté une histoire au sujet de ce bâtiment, un jour. Apparemment, y'a des types qui aiment bien escalader ce genre de bâtisses. Ils grimpent sur la façade sans cordes ni rien du tout.

— De la grimpe urbaine ?

— Ça s'appelle comme ça ? En tout cas, la John Drummond a l'air assez connue dans ce milieu-là, on raconte que c'est amusant de l'escalader, d'autant qu'il n'y a aucun système de sécurité. Alors si ça se trouve, notre type n'est pas passé par le Velux. Il a peut-être grimpé jusque là-haut par ses propres moyens.

Le professeur Maggie Blake balaya des yeux la salle de séminaire en essayant de croiser le regard de chaque participant. Elle fut satisfaite de constater qu'ils étaient tous attentifs. Tous, sauf la jeune fille du fond de la classe, qui ne levait jamais la tête de sa tablette, même lorsqu'elle exprimait une opinion. Il y avait toujours un étudiant qui, malgré ses efforts, rechignait à s'intégrer au groupe. Même au cours d'une séance comme celle-ci, qui faisait partie d'un cycle de conférences organisé pendant le week-end auquel ils avaient tous choisi d'assister.

— Donc, pour résumer, nous avons montré aujourd'hui l'importance capitale du vocabulaire employé pour décrire les relations géopolitiques, déclara-t-elle d'une voix chaleureuse pour insuffler une dynamique à ce propos qui, sans cela, aurait paru tomber à plat après la discussion vigoureuse qui avait précédé.

Elle avait toujours pensé que l'enseignement était une sorte de mise en scène. Et sa performance en tant qu'actrice principale était soigneusement réfléchie. Elle était persuadée que c'était l'une des raisons pour lesquelles elle avait obtenu un poste à Oxford à l'âge de quarante-cinq ans.

— Nous avons vu que quand les médias polarisent un conflit et le transforment en une bataille entre les bons et les méchants, cela influence notre jugement des deux parties. C'est la langue qui crée la géopolitique. Ce phénomène se produit en ce moment même avec le conflit en Ukraine. Comme l'Ouest a besoin de diaboliser Poutine, un régime qui à bien des égards n'est pas meilleur que la Russie se trouve transformé en victime, et donc en « gentil ». En fait, il y a toujours un fossé entre la vision binaire gentils/méchants et la réalité.

Une main se leva et, sans attendre d'être invité à parler, quelqu'un prit la parole :

— Je ne comprends pas qu'on puisse être aussi catégorique, protesta-t-il avec véhémence.

C'était Jonah Peterson. Un garçon à la coupe de cheveux soignée, des jeans taille basse révélant la marque de ses sous-vêtements, des lunettes à montures design et qui affichait une moue narquoise à la Elvis. Elle adorait les étudiants qui débattaient, réfléchissaient à ce qu'ils lisaient et écoutaient, et étaient désireux d'approfondir les contradictions qu'ils débusquaient. Jonah, lui, aimait simplement contredire pour contredire. Il n'avait cessé de le faire depuis le début du cours ; cela devenait pénible. Mais les étudiants de nos jours étaient aussi des consommateurs, et elle était censée discuter avec ce genre de personnages agaçants au lieu de leur rabattre le caquet comme ses professeurs à elle l'avaient fait lorsqu'ils étaient confrontés à la bêtise la plus flagrante.

— L'histoire nous fournit des preuves qui vont dans le sens de cette interprétation, répondit-elle, bien décidée à ne pas laisser transparaître son impatience.

Jonah ne paraissait pas prêt à lâcher le morceau. Il insista :

— Mais parfois il est évident qu'il y a un méchant. Prenez la guerre des Balkans. Comment est-ce qu'on pourrait nier que les Serbes étaient les méchants alors qu'ils ont perpétré la plupart des massacres et des atrocités ?

Les cours et les conférences de Maggie étaient toujours méticuleusement préparés ; une construction réfléchie qui s'élevait, brique après brique, sur des fondations solides jusqu'à une conclusion claire et étayée. Mais l'intervention de Jonah la fit changer de trajectoire, comme un train qui déraillerait. Elle n'avait pas envie de penser aux Balkans. Surtout pas aujourd'hui. Habitée à maîtriser ses émotions, Maggie demeura impassible. Elle répondit néanmoins d'une voix glaciale :

— Qu'est-ce que vous en savez, Jonah ? Tout ce que vous connaissez de la guerre des Balkans vous a été transmis par les médias ou par des historiens défendant un point de vue géopolitique particulier. Vous n'avez aucune connaissance directe permettant de contredire la théorie dont nous avons discuté cet après-midi. Vous ne pouvez pas discerner les nuances de la réalité. Vous n'étiez pas sur place.

Jonah esquissa une moue obstinée.

— Je portais encore des couches-culottes à l'époque, professeur, donc non, je n'étais pas sur place. Mais comment savez-vous qu'il y avait des nuances ? Peut-être que les médias et les historiens ont raison. Peut-être que, de temps en temps, les journalistes sont dans le vrai. Vous non plus, vous ne pouvez pas le savoir. Mon opinion vaut autant que votre théorie.

Maggie évitait généralement de recourir à son expérience personnelle. Mais aujourd'hui c'était différent. Aujourd'hui, ses réactions étaient biaisées. Elle n'était pas d'humeur à jouer à ce petit jeu.

— Non, Jonah, elles ne se valent pas. Je peux le savoir et je le *sais*. Parce que j’y étais.

Maggie avait bien conscience du silence écrasant qui régnait dans la salle quand elle rassembla d’un seul mouvement ses notes, son registre de présence et son iPad avant de sortir. Elle avait atteint le milieu du couloir quand les conversations reprirent dans son dos, l’accompagnant jusqu’à la sortie de Chapter House, une construction victorienne octogonale d’imitation médiévale désormais utilisée pour des séminaires de recherche et des cours magistraux. Elle laissa la lourde porte en chêne se refermer derrière elle et gagna la berge du fleuve qui délimitait à l’est l’enceinte de St Scholastica’s College. Même en ce début de printemps, les massifs de fleurs longeant le chemin débordaient de couleurs, mais Maggie n’eut pas un regard pour eux ce jour-là. Elle avançait en respirant profondément pour tenter de se calmer. Comment avait-elle pu se laisser déstabiliser par les remarques stupides de Jonah ?

La réponse était simple. C’était le jour de ses cinquante ans. Un demi-siècle, l’occasion de faire le bilan. À cet instant, elle ne pouvait pas oublier les événements qui avaient constitué son identité. Elle avait beau considérer son passé comme de l’histoire ancienne, aujourd’hui il paraissait sortir de l’ombre pour refaire surface. Elle devait bien admettre qu’elle avait beaucoup de choses à célébrer. Mais à cause de Jonah, elle ne parvenait pas à se concentrer sur le bon côté des choses. Alors qu’elle avançait vers Magnusson Hall, tout ce qu’elle ressentait, c’était la douleur de ce qu’elle avait perdu.

Elle avait redouté cela. C’est pourquoi elle avait refusé les propositions d’amis qui voulaient célébrer cet événement avec elle. Pas de fête. Pas de dîner. Pas de cadeaux. Pour le reste du monde, c’était un jour comme les autres. Rien

à commémorer et, dès le lendemain, elle pourrait ranger le passé dans un tiroir et le laisser retomber dans l'oubli.

Maggie se dirigea vers la salle des professeurs. À cette heure de la journée, elle serait quasiment vide. Personne ne s'attendrait à ce qu'elle fasse la conversation. Comme d'habitude après un cours, elle prendrait un cappuccino à la machine avant de se retirer dans son bureau pour travailler. Se concentrer sur une tâche plus exigeante qu'un séminaire afin d'oublier ses souvenirs. Elle poussa la porte et recula d'un pas. Au lieu d'une salle paisible et vide, elle fut accueillie par une foule de visages familiers. Elle eut à peine le temps de remarquer la musique et les ballons que quelqu'un s'écria « Joyeux anniversaire ! » et une clameur s'éleva dans la pièce.

Sa première envie fut de tourner les talons et s'enfuir. Elle avait été on ne peut plus claire sur le genre d'anniversaire qu'elle voulait. Or c'était précisément l'inverse qui s'était produit. Mais elle regarda les personnes réunies là et se rappela qu'il s'agissait de ses amis. Ses collègues. Des gens qu'elle aimait, qu'elle respectait, qu'elle admirait même pour certains. Malgré son chagrin, ils ne méritaient pas d'être critiqués pour avoir agi par amitié et gentillesse. Maggie se força à sourire et entra dans la pièce.

L'après-midi s'écoula et Maggie souriait tellement qu'elle avait mal aux zygomatiques. Pour un observateur extérieur, cette fête aurait semblé idéale, dédiée à une femme qui avait beaucoup d'amis chers et était tout à la fois une universitaire distinguée, un auteur prolifique, une enseignante appréciée et une chercheuse douée pour décrocher des bourses. Elle seule savait que sa joie était feinte. Elle aurait aimé pouvoir s'amuser et se détendre comme les autres. Mais elle ne pouvait pas se débarrasser de cette tristesse qui contrastait avec l'ambiance de la fête.

La musique passa de Dexys Midnight Runners à Madness. Quelqu'un avait préparé une playlist datant uniquement de ses années fac, ce qui tombait bien. Rien qui puisse raviver de douloureux souvenirs. Tout cela invitait au contraire à s'amuser. À ce moment-là, le dernier convive fit son entrée par la porte-fenêtre qui donnait sur la pelouse à l'arrière du bâtiment et le fleuve. Cheveux noirs de geai parsemés de mèches blanches qui captaient la lumière comme si elles avaient été placées là exprès, teint pâle, pommettes saillantes et des yeux trop enfoncés pour qu'on puisse en distinguer la couleur de loin. Tessa Minogue avançait de son pas assuré, hochant la tête et souriant tandis qu'elle se frayait un chemin parmi les petits groupes qui se tenaient en retrait pour profiter de la fraîcheur du soir. Tessa, qui connaissait mieux que personne les noirceurs de l'âme humaine. Tessa, qui avait été sa meilleure amie, puis un peu plus que ça, avant de redevenir sa meilleure amie.

Maggie recula dans un coin de la pièce sans la quitter des yeux. On aurait pu croire que Tessa parcourait la pièce pour distribuer ses sourires et ses salutations. Maggie, elle, savait qu'il n'en était rien. Dans quelques instants, son amie serait à ses côtés, effleurant des lèvres la peau douce de Maggie juste sous l'oreille, son haleine chaude, sa joue appuyée contre la sienne un tout petit plus longtemps que nécessaire.

Elle avait raison. Moins d'une minute plus tard, Tessa la rejoignit et lui murmura à l'oreille :

— Tu es magnifique.

Ses paroles étaient d'autant plus charmantes qu'elles étaient prononcées avec une trace d'accent dublinois adouci par le temps et la distance.

— Tu étais de mèche, dit Maggie sans la moindre pitié dans la voix.

— Ce n'était pas mon idée. Si je t'en avais parlé, tu ne serais pas venue et tout le monde se serait senti bête. Et tu t'en serais voulu, expliqua Tessa qui passa son bras sous celui de Maggie tout en saisissant un verre de prosecco de l'autre main.

Maggie sentit les os de Tessa se presser contre sa chair. Si elle avait été plus maigre, on aurait pu la casser rien qu'en la serrant contre soi.

— Pas si sûr... Tu n'as même pas eu le courage d'arriver à l'heure.

— Ah, j'étais retenue par une réunion au ministère des Affaires étrangères. Un truc en rapport avec le Tribunal pénal international. Il y a toujours des avocats qui retardent tout le monde avec leurs plaidoyers interminables.

— Je te rappelle que tu es avocate.

— Mais je ne fais jamais de plaidoyer interminable.

Tessa n'avait pas tort. Si Maggie appréciait tant sa compagnie, c'était notamment parce qu'elle n'était pas compliquée, ce qui était surprenant chez une avocate qui passait son temps à régler les épineux dilemmes soulevés par les droits de l'homme. Tessa leva son verre pour désigner la pièce remplie de gens.

— Enfin bref, je suis là maintenant et c'est ce qui compte. Je sais que si chacun ici racontait un souvenir te concernant, on pourrait confectionner un patchwork de ton histoire, mais moi seule serais capable d'assembler tous ces morceaux.

— Il y a un absent, Tessa.

Et cet absent était celui qui comptait le plus. Son image n'avait pas quitté ses pensées depuis l'intervention de Jonah. Personne n'avait eu l'indélicatesse de prononcer son nom, mais Maggie en avait senti l'évocation implicite plus d'une fois. À l'évidence, il n'avait pas été invité. Parce qu'il n'avait

pas laissé d'adresse. Ni quand il avait disparu huit ans plus tôt, ni depuis. Dimitar Petrović était parti sans se retourner. Maggie s'était répété un million de fois qu'il avait cherché à la protéger. Mais elle s'était toujours demandé s'il n'avait pas voulu s'épargner les complications de la vie sentimentale.

La bouche de Tessa hésita entre le sourire et la moue.

— Il aurait pu envoyer des fleurs.

— Mitja ne m'a jamais offert de fleurs, dit Maggie en relevant le menton pour regarder les convives, affichant fermement un sourire de façade. Il n'était pas doué pour le cliché, Tessa. Tu le sais bien.

— Mais il a tendance à se répéter, répliqua-t-elle un peu sèchement.

Maggie tourna la tête vers son amie pour lui adresser un regard sévère.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il est retombé dans ses vieilles obsessions, expliqua Tessa en lui lâchant le bras. Un des avocats de l'accusation m'a appris ça hier soir. C'est Miroslav Šimunović, cette fois. Tu te souviens de lui ?

— Un des partisans de Radovan Karadžić. Impliqué jusqu'au cou dans le massacre de Srebrenica. Ce Šimunović-là ?

— Lui-même. Il avait échappé au tribunal, tu sais. Ils avaient classé le dossier. Šimunović devait se croire tiré d'affaire. Il s'était réinventé une identité de prof d'histoire à la retraite. Il vivait en Crête, dans un appartement avec une jolie vue sur le port de La Canée. Son voisin de palier l'a trouvé il y a trois jours. Mort devant chez lui, la gorge tranchée.

Maggie ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, ses pupilles bleu foncé brillaient comme des silex.

— Tu ne peux pas accuser Mitja, lâcha-t-elle, lèvres serrées. Tessa haussa légèrement les épaules.

— Même méthode que pour les autres. Regarde l'enchaînement des événements, Maggie. Milošević meurt avant que le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie puisse le déclarer coupable. Mitja ne dessaoule pas pendant trois jours et accuse les avocats comme moi d'avoir laissé tomber son peuple. Le premier meurtre se produit six semaines après son départ, bien décidé à accomplir ce qu'on n'a pas pu faire à La Haye. Si ce n'est pas Mitja, c'est quelqu'un qui a dressé la même liste de coupables que lui.

— Ça pourrait être n'importe qui. Ces noms ne sont pas secrets, Tessa.

— Il y en a trois ou quatre qui ne sont connus que des spécialistes de ce dossier. S'il n'est pas occupé à prendre sa revanche, qu'est-ce qui l'a retenu loin de toi ces huit dernières années, Maggie ?

Ses mots étaient durs, mais les yeux de Tessa étaient remplis de compassion.

Un nouveau morceau se fit entendre : *Let's Dance*, de David Bowie. Un homme d'une cinquantaine d'années qui aurait dû savoir qu'il avait passé l'âge de porter des pantalons cigarette embrassa Maggie sur la joue sans remarquer la tension entre les deux femmes.

— Allez, Maggie, lui lança-t-il. Viens danser !

— Plus tard, Lucas, répondit-elle en lui adressant un vague sourire.

Il repartit d'un air boudeur vers la piste de danse en agitant les doigts vers elles. Maggie prit une profonde inspiration et passa la main dans son épaisse chevelure châtain dont elle refusait de dévoiler les quelques mèches blanches qui s'y cachaient.

— À t'entendre, on croirait que je suis irrésistible, et on sait toutes les deux que c'est faux.

Tessa posa une main sur l'épaule de son amie et s'appuya contre elle.

— Je ne serais pas opposée à ce qu'on remette ça...

Maggie lâcha un petit rire amer.

— Ton enthousiasme est communicatif, dit-elle en lui caressant la main. Mais l'amitié nous convient mieux. On a uniquement couché ensemble parce que Mitja nous manquait terriblement, à toutes les deux. J'ai perdu l'homme que j'aimais et toi, ton meilleur ami.

— Je t'ai déjà dit que tu ne devrais pas te déprécier comme ça. Tu n'es jamais passée après lui. Toi et moi, on était déjà amies quand il est entré dans ta vie, et tu restes mon amie la plus chère, répliqua Tessa avant de laisser échapper un petit rire sardonique. Parfois, je me demande même si tu n'es pas ma seule amie. Ce que je veux dire, au fond, c'est que Mitja t'aimait. Rien sinon une vengeance personnelle contre des criminels de guerre n'aurait pu l'éloigner de toi.

Maggie secoua la tête, souriant toujours poliment aux invités.

— Tu sais ce que j'en pense.

— Tu as tort.

— Et toi tu es têtue. Écoute, Tess, Mitja n'était pas un petit garçon quand on s'est connus. Il était adulte, il avait trente-deux ans le jour où on s'est rencontrés pour la première fois à Dubrovnik en 91. Je ne suis pas bête. Je savais qu'il avait un passé. Une histoire. Une vie. Mais on refusait l'un comme l'autre de se laisser définir par ça.

Tessa fit une moue sceptique.

— Pratique pour lui.

— Pratique pour nous deux. J'avais vécu des choses moi aussi. Mais ce n'est pas de moi qu'on parle, ici. C'est de lui. J'ai toujours pensé qu'il avait une femme quelque part

dans une campagne croate. Peut-être même des enfants. Je n'avais tout simplement pas envie de savoir à quoi il avait renoncé pour moi.

Tessa termina son verre.

— Alors pourquoi est-ce qu'il serait retourné là-bas ? Puisqu'il t'avait ? Il l'avait quittée pour toi. Il ne t'aurait pas abandonnée pour aller la retrouver. S'il est parti, c'est parce qu'il avait une mission à laquelle il ne pouvait pas se soustraire. Quelque chose d'irrésistible.

Maggie se décala d'un pas, laissant la main de son amie se détacher de son épaule.

— Je suis flattée que tu aies une opinion de moi suffisamment haute pour inventer une aussi noble théorie pour expliquer son départ.

Elle regarda la pièce remplie de gens qui dansaient, buvaient, parlaient. Voir toutes ces personnes qu'elle aimait et respectait ne l'aidait pas à chasser son chagrin.

— Je ne sais pas ce que j'étais pour lui, Tessa, mais avec moi il n'était pas chez lui. C'est pour ça qu'il est parti. Il est rentré à la maison.

Alan Macanespie avait un jour confié à un ami qu'il n'était pas porté sur l'introspection. Son copain avait manqué s'étrangler de rire avec sa bière. Quand il avait eu fini de tousser, il avait dit :

— Bon sang, si j'avais ta tête, je préférerais l'introspection plutôt qu'un miroir.

C'était un point de vue qui avait été renforcé deux ans plus tard lorsque la petite amie de Macanespie l'avait quitté.

— La prochaine fois que j'aurai envie de vivre avec un porc roux, j'achèterai un tamworth¹, lui avait-elle lancé en claquant la porte.

Il avait de plus en plus de mal à contredire ce jugement. Ses cheveux roux étaient devenus pâles et clairsemés, sa barbe drue. Ses yeux paraissaient plus petits qu'avant parce que son visage s'était empâté. Il n'avait pas envie de penser à son corps ; il s'était débarrassé des miroirs en pied chez lui. Avant de partir, sa copine lui avait dit qu'il s'était laissé aller. Il avait bien l'impression qu'elle avait raison sur ce point également.

1. Race porcine de couleur rouge doré. (*N.d.T.*)

Macanespie n'aimait pas cette sensation. Il avait conscience que sa carrière piétinait, mais ça ne signifiait pas qu'il bâclait son travail au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Certes, il n'avait jamais imaginé que son diplôme de droit le conduirait à traquer des criminels de guerre, mais c'était mieux que de rédiger des testaments et d'établir des cessions de propriété dans une petite bourgade du centre de son Écosse natale. Il s'était créé une petite niche dans une des zones grises entre le ministère des Affaires étrangères et le département de la Justice, et ça lui convenait très bien. L'inconvénient, c'était de devoir partager un bureau avec cet abruti de Gallois, Proctor.

Mais tout ça pourrait bientôt ne plus avoir d'importance si la journée à venir se déroulait comme prévu. Son ancienne chef, Selina Bryson, avait vis-à-vis de ses agents une attitude qu'une âme plus charitable que Macanespie aurait pu qualifier de libérale. Ce dernier la décrivait de façon plus lapidaire : « Elle n'en a rien à foutre de ce qu'on fait tant qu'on obtient des résultats dont elle peut se vanter et qu'on ne pète pas pendant les réceptions de l'ambassadeur. » Mais Selina était partie et, aujourd'hui, leur nouveau supérieur devait venir leur montrer qui était le chef. Il les avait convoqués au bureau un samedi, juste parce qu'il en avait le pouvoir.

Macanespie était peut-être fainéant, mais pas stupide ; il savait qu'un homme averti en vaut deux. Il avait donc appelé l'un de ses compagnons de beuverie de Londres pour en connaître un peu plus sur ce nouveau patron. Jerry avait accepté de lui rendre ce service avec plaisir, à condition que Macanespie lui ramène une bouteille de genièvre néerlandaise la prochaine fois qu'il quitterait La Haye pour Londres.

— Wilson Cagney, dit Macanespie. Parle-moi de lui.

— Qu'est-ce que tu as entendu dire jusqu'à présent ?
Macanespie fit une grimace.

— Trop jeune, trop bien habillé, trop noir.
Jerry lâcha un petit rire.

— Il est plus vieux qu'il n'en a l'air. Pas loin de quarante ans. Il a suffisamment de bouteille pour ne pas se laisser marcher sur les pieds. Il s'habille avec classe, mais il paraît qu'il vit dans un studio miteux à Acton et qu'il n'a pas le permis. Il dépense tout en costumes et passe son temps libre au club de sport du bureau. Un triste carriériste, en somme.

— Comment est-ce qu'il a gravi les échelons ? Au mérite ? En multipliant les coups de couteau dans le dos ? Ou en jouant sur le fait qu'il est noir ?

Jerry prit une brève inspiration.

— J'espère que la ligne n'est pas sur écoute, mon pote, vu ce que tu me demandes. Les ressources humaines ont des oreilles partout de nos jours. Il a fait des études, il a obtenu son droit à Manchester puis un Master en sécurité et droit international d'après notre informaticien qui l'admire. Mais c'est le seul Noir à ce grade, alors libre à toi de tirer tes propres conclusions. Je vais juste te dire une chose, Alan : il n'est pas comme nous. Tu ne le trouveras pas au Bay Horse un vendredi soir.

— Alors il n'est pas du genre à donner des tapes sur l'épaule en disant : « Bon travail, les gars. »

— Il paraît qu'il cherche à appliquer ces fameuses mesures d'austérité. C'est-à-dire à couper dans le gras. Fais attention à toi, Alan.

Fort de cette discussion, Macanespie avait donc décidé qu'il ne serait pas l'agneau sacrificiel. Il préférerait laisser ce rôle à son collègue gallois. Il s'imposerait plutôt à la manière d'un sanglier rouquin, les défenses pointées vers tous ceux qui tenteraient de le mettre dehors. Il était arrivé au bureau

en avance et, à la grande surprise de Theo Proctor, avait entrepris de mettre en ordre son espace de travail et de ranger son coin de la pièce.

— Tu cherches à te faire bien voir par le chef, c'est ça ? lui demanda Proctor.

— Je me suis simplement mis à la place d'un étranger qui regarderait ce bureau et je me suis dit que c'était une vraie porcherie, répondit-il en saisissant trois mugs sales pour les ranger dans un tiroir du bas.

Proctor, visiblement mal à l'aise, commença à empiler des dossiers et des papiers sur son propre bureau.

Avant qu'il ait terminé, une des employées du réfectoire entra avec un thermos et une tasse. Elle déchiffra un morceau de papier.

— Lequel d'entre vous est Wilson Cagney ?

— Il n'est pas encore arrivé. Et il va nous falloir deux autres tasses.

Proctor réussissait toujours à passer pour un con, songea Macanespie.

— C'est pas ce qu'on m'a demandé, répondit-elle en lui tendant le papier. Regardez : « Commande pour Wilson Cagney. Un café noir. » Est-ce que l'un de vous peut signer à sa place ?

— Je ne vois pas pourquoi je signerais alors que ce n'est pas moi qui vais le boire, se renfrogna Proctor.

— Donnez-moi ça, intervint Macanespie en griffonnant sa signature au bas de la page. On ne le boira pas, c'est promis.

Quand elle fut partie, il dévissa le couvercle et huma le contenu.

— Ah, c'est du bon, commenta-t-il.

— Bon sang, Alan, referme ça ! Il va le sentir.

Proctor semblait paniqué, mais Macanespie se contenta d'esquisser un sourire narquois avant de refermer le thermos.

N° d'édition : L.01ELHN000422.N001
Dépôt légal : mars 2018